Marché matinal à la rue de la Madeleine : Bruxelles vu au rythme de ses animaux.

Rue de la Madeleine ; l'omnibus Bourse-Ixelles monte la rue
coll. jean d'Osta

Aujourd'hui, nous avons du mal à nous faire une idée précise de l'intensité du passage et des échanges commerciaux qui devait se dérouler dans la rue de la Madeleine au 19ème siècle, tant cette partie de l'antique steenweg – comprise entre les rues Saint-Jean et Duquesnoy – a été défigurée, entre autre, par les travaux accompagnant le percement de la jonction Nord-Midi.

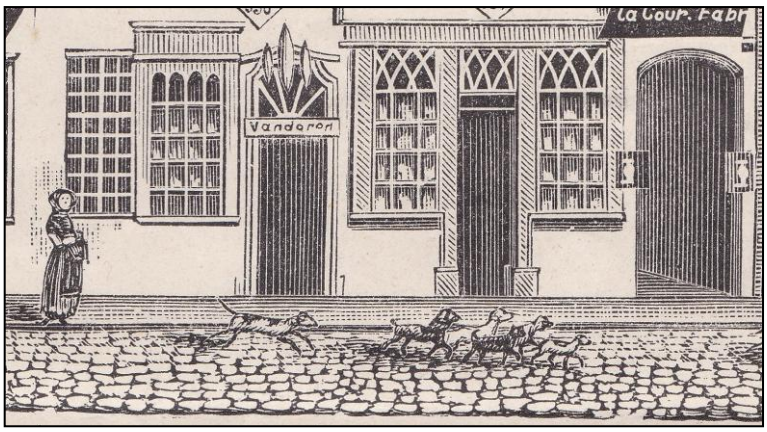
Depuis les débuts de l'Histoire de Bruxelles, ce tronçon a toujours été très fréquenté, y compris par les nombreux animaux transportant les légumes des campagnes pour l'approvisionnement des marchés matinaux.[i] (1)

A en lire les ordonnances réglementant la voirie bruxelloise, vers 1860, la convergence de ces animaux aux abords de la Grand-Place posait un problème d'ordre public pour les autorités urbaines.

Une fois passée la barrière d'octroi – à 7 heures du matin – les marchands et petits cultivateurs arrivaient en file avec leurs ânes et bêtes de somme à proximité des différents lieux de marché. Là, ils étaient tenus de décharger leurs oignons, bottes de carottes et navets selon les directives que leur donnaient les agents de police locaux affectés à la gestion des marchés.

Soucieuse de faire correspondre l'image de la rue au standing attendu par la bourgeoisie, la ville interdit – tant que possible – l'étalage de marchandises sur la voie publique – particulièrement la viande de boucherie et les poissons - et concentre l'ensemble des transactions au sein d'un marché couvert, construit et inauguré sur le terrain appartenant aux promoteurs Bortier et Partoes entre 1847 et 1848.[ii] (2)

Jusqu'ici très animée par les clameurs des marchands et colporteurs qui débitaient leurs marchandises en plein air, la dynamique de la chaussée, ainsi que les habitudes des bruxellois, vont s'en trouver radicalement changées.



Rue de la Madeleine : une bande de chiens errants (détail d'une gravure) ©CHB

Tout d'abord, il est défendu aux marchands et revendeurs de gibier et de volaille de saigner ou d'écorcher les pigeons, lièvres et lapins sur la Grand-Place ou tout autre espace consacré au passage d'affluence.

Quant aux paysans possédant des bêtes de somme, ils devaient obligatoirement accéder au marché couvert à partir des portes d'entrée latérales qui se trouvaient rue Duquesnoy et rue Saint-Jean.

A partir de ces deux entrées, ils formaient une file continue jusqu'à la place de la Vieille Halle aux Blés de façon à décharger efficacement leurs légumes à l'intérieur du marché de la Madeleine tout en veillant à garder deux mètres libres au passage du public.

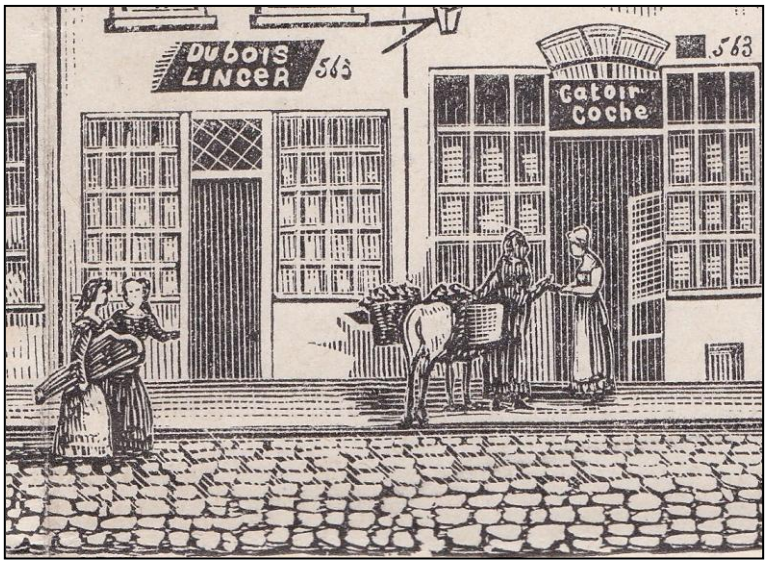
Une fois leur déchargement terminé, les bêtes de trait et de somme devaient être évacuées, dès 9 heures du matin, pour être conduites vers les auberges ou se rangeaient sur une des places de stationnement prévues par les agents de police comme suit :

- Dans la rue des Pierres, à partir de l'angle de la rue de la Tête d'Or, vers le boulevard central.
- Dans l'axe formé par les rues du Marché au Fromage et des Eperonniers.
- La rue Marché aux Herbes vers le Marché de la Madeleine
- Grande rue au Beurre, à partir de l'Eglise Saint-Nicolas, et rue du Marché aux Poulets.[iii] (3)

De cette manière, les autorités urbaines canalisaient le flux des bestiaux et ânes de somme et de trait le long des grandes artères à l'arrière de la Grand-Place, bien loin des yeux (et des narines) des membres de la « Haute société » habitués à fréquenter l'artère.

A partir de 9 heures, les abords de l'entrée principale du Marché de la Madeleine étaient dégagés pour ne laisser le passage qu'aux attelages correspondant mieux à l'image de respectabilité que la ville voulait donner de sa chaussée commerciale.[iv] (4)

Rue de la Madeleine : un âne devant le n°82 de la rue (détail d'une gravure)©CHB



On y croisait alors les chevaux de malle poste – livrant le courrier à la Messagerie royale – tandis que les marquises en attelages d'alezans armoriés doublaient à toute allure les chevaux poussifs tirant les modestes fiacres, diligences et omnibus mis en service pour conduire les voyageurs ou le

quidam pressés de la rue de Namur à la Gare du Nord, située place de Cologne (actuelle place Rogier.)

Tenant le bas des pavés, les laitiers et les brasseurs conduisaient – à toute allure – leurs équipages de chiens tirant leurs charrettes avec, enfermés dans des vases en cuivre jaune, le lait et la bière lambic à livrer aux ménages.[v] (5)

Quant aux ouvrières laborieuses, il n'était pas rare qu'elles croisent sans les voir, une de ces élégantes désireuses d'acheter – à l'enseigne de l'Ours – un de ces manteaux en peau de renard ou d'hermine qui donnaient le ton de la mode dans les salons de la rue Royale.

Toute cette animation nous rend compte à quel point la rue restait un lieu d'usage mixte où se confrontaient les codes des différentes classes sociales, jusque dans la manière de gérer les temps d'accès et de circulation des nombreux animaux présents dans l'espace public.

Depuis la fin du 18ème siècle, il n'y a jamais eu autant d'animaux autour des hommes, dans les villes et les campagnes. Il n'y a jamais eu, aussi, autant de métiers pour ces bêtes. Des célèbres ânes schaerbeekois aux chevaux tireurs de fiacres, sans oublier les toutous qui aidaient les boulangers, brasseurs et laitiers à tirer leurs charrettes – chacun ont contribué à leur niveau à faire vivre Bruxelles.[vi] (6)

Ce déferlement de bêtes dans la ville a des conséquences multiples. Leurs fonctions traditionnelles s'en trouvent intensifiées, tandis que d'autres sont carrément inventées (les chevaux tireurs d'omnibus, de poubelles ou de corbillards).

Grands oubliés de l'Histoire, les animaux se sont progressivement retrouvés – au gré de la croissance de Bruxelles – au cœur de conflits sur la manière de les élever, de les utiliser, de les exclure ou encore de les protéger des violences infligées de la main de l'homme ou tout simplement par la pression du rythme urbain.

Cette chronique vous propose le défi audacieux d'aller à la rencontre de ces animaux afin de voir comment les Bruxellois se sont accommodés de leurs compagnons à quatre pattes, mais aussi de tenter de comprendre comment bourriquet, Médor et Marguerite les ont aidés à faire vivre la ville au quotidien, dans la zwanze comme dans les stuuts…[vii] (7)

Jonathan D'Haese

Licencié en Histoire (ULB)

[i] (1)Cercle d'Histoire de Bruxelles, « La rue et le Marché de la Madeleine », in *Revue du Cercle d'Histoire* n° 107, Mars 2010, pp. 19-23

[ii] (2)Bulletin Communal, séance du 9 janvier1847, tome 1, pp. 2-5

[iii] (3)AVB, *Analyse des lois et ordonnances de police en vigueur à Bruxelles*, voir particulièrement les rubriques concernant le Marché de la Madeleine et le « Marché aux légumes (Vruchtenmerct) », pp. 100 et 101.

[iv] (4) Jean Houssiau et Thérèse Symons, « Les espaces commerciaux à Bruxelles au XVIIIème siècle. Un croquis de la rue de la Madeleine », in *Espaces et parcours dans la ville. Bruxelles au XVIIIème siècle, Etudes sur le 18ème siècle, n° 35*, Editions de l'Université de Bruxelles, 2007, pp. 119-124

[v] (5) Amédée de Saint Férréol, *Les proscrits français en Belgique ou la Belgique contemporaine vue à travers l'exil, tome 1, 1871, p. 95*

[vi] (6) **E. Baratay**, *Bêtes de sommes, des animaux au service des hommes,* Point Histoire, 2008, pp. *12-15*

[vii] (7) E. Baratay, *Le point de vue animal,* Le Seuil, Histoire, 2012